

leur sphère, à la fin commune à tous, la sanctification de l'homme et la glorification de Dieu.

Ici revient la conclusion par où nous terminions le premier chapitre, sur les rapports entre l'Église et Marie. Quoique l'Église soit la mère des fidèles, elle est elle-même une fille pour Marie, puisqu'elle a reçu par sa ministérielle entremise et qu'elle reçoit encore et la vie dont elle vit elle-même, et la vie qu'elle communi que à ses enfants. Oui, la maternité de l'Église et, ce qui revient au même, l'Église elle-même, dans son existence et dans son action vivifiante et sanctifiante, dépend de Marie. Tel est, pour le plan divin, l'enchaînement harmonieux des choses et des causes que, si vous enleviez à Marie son rôle providentiel dans l'économie du salut, c'en serait fait de notre mère, la sainte Église. Par conséquent, nous avons eu raison de l'affirmer après les Pères, le rapport de similitude entre les deux mères est, dans un sens très vrai, le rapport de l'exemplaire à la copie : car, d'un côté, la Vierge a dans un degré *suréminent* les perfections de l'Église; et, de l'autre, ces mêmes perfections dépendent de sa propre perfection.

Donc, cette bénie Vierge est vraiment, pour l'Église, ce qu'elle est pour tous les enfants de l'Église, une mère.

CHAPITRE III

L'Église et Marie symbolisées l'une et l'autre dans la *Femme* de l'Apocalypse (xii, 1, suivv.), — et symbolisées dans l'ordre même signalé jusqu'ici par les Pères; c'est-à-dire, Marie comme exemplaire et comme mère, et l'Église comme fille et copie. — Analogie entre les textes de l'Apocalypse, de la Genèse, iii, 15, et de l'Évangile selon saint Jean, xix, 26-27.

Voilà certes des considérations sur les affinités de l'Église et de Marie bien dignes des Pères à qui nous les avons empruntées presque en totalité. On aimerait à penser qu'elles sont fondées sur les Écritures, non pas seulement quant aux principes d'où elles dérivent, mais dans leur propre substance. Or, il est permis de le croire, ce désir est satisfait. Il appartenait à saint Jean, devenu, par le choix du Christ, le fils privilégié de la divine Vierge, comme il était déjà le disciple préféré de Jésus, de nous révéler de la part de Dieu ce haut mystère. C'est ce qu'il a fait dans son Apocalypse, là où il raconte une des plus merveilleuses visions qu'il eut à Pathmos.

« Et un grand signe parut dans le ciel. Une femme revêtue du soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Comme elle était enceinte et en travail, elle criait torturée par les douleurs de l'enfantement.

« Et l'on vit un autre signe dans le ciel : et voilà un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Et de sa queue il en-

traînait la troisième partie des étoiles du ciel, et il les précipita sur la terre.

« Et le dragon se dressa devant la femme, qui allait devenir mère, afin de dévorer son fruit, quand elle l'aurait enfanté. Et elle mit au monde un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône.

« Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite préparée de Dieu...

« Et il se fit un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient avec le dragon; et le dragon et ses anges combattaient de leur côté. Mais ceux-ci ne prévalurent point, et il n'y eut plus de place pour eux au ciel. Et il fut précipité, ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé diable et Satan, celui qui séduit tout l'univers; et il fut précipité sur la terre, et ses anges furent renversés avec lui...

« Or, le dragon, se voyant précipité sur la terre, poursuivit la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle... Et le dragon s'irrita contre la femme, et il s'en alla faire la guerre aux autres de sa race (de sa semence) qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus-Christ » (1).

Telle est la vision que nous allons méditer; moins pour en sonder la signification jusqu'aux dernières circonstances, que pour y lire ce qui fait ici le sujet de notre étude, je veux dire les rapports entre les deux mères et les deux vierges, l'Église et la Mère de Dieu.

(1) Apoc., XII, 1-10, 13-14, 17.

I. — Quelle est cette femme? Incontestablement, c'est l'Église. La tradition constante des Pères et des Docteurs ne permet pas d'en douter. C'est à peine si, parmi les anciens interprètes du texte apocalyptique, on en pourrait nommer deux ou trois qui n'aient pas explicitement attribué ce magnifique symbole à la sainte Église du Christ (1).

(1) Les commentaires sur l'Apocalypse sont assez rares dans l'antiquité sacrée. Parmi ceux que j'ai pu lire, tous, sauf un ou deux, parlent de l'Église. Donnons quelques exemples.

« *Haec mulier Ecclesiam designat; consequens quippe erat ut, post praedicationem Christi, ejus forma describeretur, quam praedicationis Christi genuit... Mulier amicta erat sole, quia fideles ex quibus Ecclesia constat, in baptisate Christum induunt... Draco iste diabolum significat...* » Ce texte, tiré d'une *Exposition sur l'Apocalypse* qui se trouve en appendice parmi les Œuvres de saint Ambroise (P. L. XVII, 874, sqq.), paraît avoir eu pour auteur un moine du huitième ou neuvième siècle, Bérangaud, O. S. B.

« *Peregrinantem suam Ecclesiam dicit... Et draco stetit in conspectu mulieris quae paritura erat, ut, cum peperisset, natum ejus comederet; id est, insidiator diabolus novum hominem qui secundum Deum creatus est... in Ecclesia molitur occidere... Et peperit masculum... ideo masculum quod virili sexui noverimus tanquam superiori jure deberi victoriam. Recte hic caput Ecclesiae Christus in singulis membris dicitur nasci, qui cognoscitur principari.* » Primasius, Adrumet. ep., P. L. LXXVIII, 872, sqq.

« *Haec mulier Ecclesia est... Multos enim in utero habet, multos quotidie filios parit Ecclesia, non tamen sine cruciati atque dolore... Et draco stetit... Saepe enim Ecclesiae filii diabolus insidiatur.* » S. Bruno Astens., P. L. CLXIV, 667, sq. — « *Mulier amicta sole et lunam sub pedes habens... antiqua Ecclesia est Patrum et Prophetarum et Sanctorum et Apostolorum, quae gemitus et tormenta desiderii habuit, usquequo fructum ex plebe sua secundum carnem olim promissum sibi videret Christum ex ipsa gente sumpsisse...* » *Schol. in Apoc.*, ordinairement attribués au martyr. S. Victorin, P. L. V, 336.

« *Ecclesiam dicit... Draco magnus rufus diabolus est, quaerens Ecclesiae natum devorare... Parturiens cruciabatur ut pariat... Semper enim in cruciatibus parit Ecclesia, semper generat Christi membra.* » *Exposit. in Apoc. B. J.*, hom. 9, inter Opp. S. August. P. L. XXXV, 2433. C'est une compilation faite par un auteur inconnu sur les commentaires de Victorin, de Primase et de Bède. Voyez encore parmi les latins, S. Paterius, disciple de S. Grégoire le Grand, P. L. XXIX, 1114, — et Alulfe qui l'a copié sur notre passage, *ibid.*, p. 1410; Alcuin, *Comment. in Apoc.*, L. V, c. 12, P. L. C, 1152; Richard de Saint-Victor, *in Apoc.*, L. IV, c. 1, sq. P. L. CXCVI, 798, sq.; Anselme de Laon, *Enarr. in Apoc.*, c. 12, P. L. CLXII, 1549, sq.; Rupert, *Comment. in Apoc.*, L. VII, c. 12, P. L. CLXIX, 1039; Walfrid Strabon, *Glossa ordin. in Apoc. XII*, P. L. CXXIV, 1732, etc.

Si des Latins nous passons aux Grecs, voici les deux passages les

D'ailleurs, comme tout dans ce tableau concourt à représenter au vif l'Église avec ses destinées, ses combats et ses souffrances ! Oui, voilà bien l'Église dans la femme mystérieuse. Elle a le soleil pour vêtement, soit parce que les chrétiens qui la composent sont, au baptême, revêtus du Christ, radieux Soleil de justice, soit parce qu'elle-même est toute pénétrée, toute resplendissante de la lumière de Dieu. La lune sous ses pieds nous fait songer aux biens périssables et changeants dont elle se détache dans son ascension vers le ciel. Impossible de ne pas voir les douze Apôtres représentés par la couronne d'étoiles. Cette femme enfante dans la douleur, parce que l'Église notre mère nous engendre à Jésus-Christ parmi de grandes tribulations. Le fruit de la femme est un enfant mâle, parce que tout véritable fils de l'Église doit être armé de

plus significatifs que nous offrent ces derniers. « Plusieurs par cette femme ont entendu la très Sainte Vierge, Mère de Dieu : car, à leur avis, elle a souffert toutes les épreuves dont il est parlé dans la suite du chapitre, avant que son divin enfantement fût parfaitement connu. Mais le grand Méthode rapporte le symbole de la femme à l'Église, estimant que les choses racontées dans le texte s'accordent peu avec le mystère de la naissance du Seigneur. Du reste, il convient de citer les paroles même de Méthode. Dans le traité intitulé *Symposium*, voici ce qu'il dit par la bouche de la Vierge Proclé : *La femme revêtue du soleil est l'Église...* Nous ne pouvons douter que ce soit l'Église qui conçoit et enfante les fils de Dieu, régénérés dans les eaux du baptême... C'est pourquoi dans chacun de nous naît spirituellement le Christ. Quant à l'Église, c'est elle qui nous engendre et nous enveloppe de langes, jusqu'à que le Christ soit formé en nous. Ainsi chacun des fidèles devient par participation le Christ même... »

Ce premier passage est de saint André de Césarée, dans son *commentaire sur l'Apoc.*, au ch. 12. P. G. cvi, 320, 324.

Aréthas, évêque de Césarée en Cappadoce (x^e siècle), écrivait peu de temps après : « *Il y en a qui voient dans cette femme la Mère du Seigneur* ». D'après eux, ses douleurs et l'attaque du serpent doivent s'entendre des angoisses que lui causa le doute de Joseph et les poursuites d'Hérode contre l'Enfant-Dieu... « *D'autres ont dit que c'est l'Église, enveloppée du soleil de justice, le Christ...* Et conséquemment ils ont montré comment toute la suite du texte s'accordait avec cette dernière interprétation. C'est ce qu'ont fait, par exemple, André et Méthode ». Aréthas, *Expl. in Apoc. ex Comment. S. Andreae*. P. G. cvi, 320.

force et de constance pour rester fidèle à son Dieu ; c'est encore un enfant mâle, parce que l'enfant de l'Église, étant membre d'un corps dont Jésus-Christ est la tête, est un selon l'esprit avec Jésus-Christ.

Il n'est pas jusqu'aux traits qui sembleraient caractériser si nettement la Vierge Marie, qu'on ne puisse interpréter de l'Église : « Elle mit au monde un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer. » Je sais bien que l'Écriture affirme cette domination du Messie, le Verbe incarné (1). Mais je n'ignore pas, non plus, que le Christ a promis au victorieux de le faire entrer en participation de ce privilège avec lui (2). Et quand tout cela ne suffirait pas à me faire reconnaître l'Église, ce qui est dit du dragon, l'autre personnage du tableau, ne me laisserait plus aucun doute. N'est-ce pas aux enfants de l'Église qu'il tend de perpétuelles embûches, rôdant pour les dévorer (3) ? N'est-ce pas l'Église qu'il poursuit partout jusque dans les solitudes les plus cachées ; et, quand l'un des enfants de l'Église, enlevé au ciel, échappe pour toujours à sa poursuite, ne se retourne-t-il pas contre les autres de sa race, c'est-à-dire, contre ceux qui gardent les commandements de Dieu.

II. — Mais si je regarde encore une fois cette femme mystérieuse, que de traits me portent à saluer en elle la Mère de mon Sauveur. Le *grand signe*, non plus sur la terre, mais au ciel, est-il autre que la

(1) Psalm., II, 9 ; Apoc., XIX, 15 ; col. Matth., II, 16.

(2) Apoc., II, 26-28.

(3) I Petr., V, 8.

Vierge, mère de l'Emmanuel (1)? A quel front convient ce diadème d'étoiles comme à celui de la Reine du monde? Sous quels pieds mettrons-nous toutes les choses périssables, symbolisées par la lune, si nous ne les voyons pas foulées par la mère, assise aux côtés de son Fils? Le portrait de la Femme s'applique donc à Marie.

Celle-ci se révèle encore davantage par le portrait de l'Enfant. Demandez aux prophètes le nom de l'Enfant qui doit régir toutes les nations avec une verge de fer; ils vous répondront par la bouche de David, que c'est le Messie (2). En contemplant ce fils montant vers Dieu et vers son trône, ne pensez-vous pas naturellement à l'Ascension du Sauveur?

Marie ne semble pas moins reconnaissable à la présence du dragon qui se dresse pour dévorer l'Enfant, et qui fait la guerre à la Femme et à ses autres enfants (au reste de sa race). Car c'est textuellement l'application de la première prophétie de la Genèse : « Et le Seigneur dit au serpent : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et sa race. » Or, la prophétie de la Genèse parle certainement de la femme d'où devait naître le libérateur, de Marie.

Quant à ces douleurs de l'enfantement qui paraîtraient ne pas s'accorder avec la maternité de Marie, parce que physiquement elle a enfanté sans douleurs, elles lui conviennent mystiquement et moralement, c'est-à-dire, dans le sens de l'Apocalypse : moralement, parce qu'elle a enfanté le Fils de Dieu pour des humiliations et des souffrances dont elle fut elle-même

(1) Dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet, etc. Isa., vii, 14.

(2) Psalm., ii, 9.

transpercée comme d'un glaive; mystiquement, parce qu'elle est devenue mère de Jésus-Christ dans ses membres au prix d'incomparables angoisses. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire, comme nous le verrons bientôt, que la vision, pour convenir à Marie, se réalise en elle par tous ses détails.

L'autorité semble confirmer ce dont nous persuadaient les raisons tirées de la considération du texte.

L'Église elle-même, dans sa Liturgie, fait à la Mère de Dieu l'application de ce que l'Apocalypse dit ici du *grand signe* manifesté dans le ciel. Lisez l'Office de l'Immaculée Conception; vous y trouverez le premier verset du chapitre, c'est-à-dire la description de la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, entendu de Marie (1). Ce n'est plus un verset seulement, c'est le chapitre tout entier qui, dans le nouvel Office en l'honneur de la *Médaille miraculeuse* (27 novembre), est interprété de la Vierge bénie (2). L'Église, je le sais, ne prétend pas toujours, en insérant ainsi des passages de l'Écriture dans ses Offices liturgiques, les employer dans le sens inspiré de Dieu; elle se sert aussi du sens purement accommodative. Et c'est pourquoi l'usage fait par elle de la vision de saint Jean pour glorifier Marie ne prouve pas absolument qu'il y soit question d'elle. Toutefois, c'est une présomption qui ne laisse pas d'être sérieuse, quand surtout elle est corroborée par d'autres arguments.

Or, graves et nombreux sont les témoignages en faveur de l'interprétation qui salue Marie dans *la*

(1) Sixième *répons* de Matines et *capitule* de None

(2) Epître et leçons du premier Nocturne.

femme de l'Apocalypse. Les Pères et les anciens auteurs ecclésiastiques qui, tout à l'heure, ont reconnu l'Église de Dieu dans cette femme, s'accordent, à peu d'exceptions près, à voir encore en elle Marie, la Mère de notre Sauveur.

« Nous pouvons en cet endroit entendre aussi par la femme la bienheureuse Marie, mère et fille de l'Église : mère, parce qu'elle a enfanté celui qui est le Chef de l'Église ; fille, parce qu'elle est le membre principal de l'Église. Donc le dragon se dressa devant la femme, afin de dévorer le fruit de la femme, aussitôt qu'elle aurait enfanté : parce que, dès la naissance du Christ, il tenta de le tuer par Hérode, son ministre » (1). Celui qui donne cette interprétation de notre texte est l'auteur qui, caché sous le nom de saint Ambroise, l'avait expliqué de l'Église. Personne, à mon avis, n'a plus clairement que lui mis en relief l'unité de l'une et de l'autre exposition.

« L'Église est ici *personnifiée* dans la bienheureuse Mère de Dieu ; *Mater Dei gerit personam Ecclesiae*. Tout le récit ne pourrait selon la lettre convenir spécialement à la Vierge Marie : toutes choses, au contraire, suivant la signification mystique s'appliquent généralement à l'Église des élus » (2).

« La femme revêtue du soleil est la bienheureuse Vierge Marie, que la Vertu du Très-Haut a couverte de son ombre. En elle on peut voir aussi l'Église ; laquelle ne porte pas ici le nom de femme à cause de sa faiblesse, mais à raison de la fécondité qui la fait chaque jour enfanter de nouveaux peuples... Alors le

(1) Existimatus Ambros., *l. c.* P. L. xvii, 876.

(2) Haymon. Halberstat., *Expos. in Apoc.*, L. III, c. 12. P. L. cxvii, 1080.

dragon se dressa devant la femme, pour dévorer le Chef qui venait de naître (allusion à la persécution d'Hérode) ; et il se dresse toujours pour engloutir les membres, à mesure qu'ils sont enfantés par l'Église » (1).

Cassiodore, dans ses *Complexions sur l'Apocalypse*, reconnaît aussi la Mère du Christ, Notre Seigneur, sous la figure de la femme poursuivie par le dragon (2). Il en est de même Richard de Saint-Victor (3) et de l'abbé Rupert (4).

Tout à l'heure, nous entendions les deux évêques de Césarée de Cappadoce, Aréthas et saint André, noter qu'en Orient, à côté de ceux pour qui la femme est l'Église, plusieurs disaient que c'était la Vierge, Mère de Dieu. D'où l'on peut conclure que les deux interprétations, quant au nombre de leurs partisans, vont à peu près de pair, et se trouvent souvent mêlées l'une à l'autre dans le même commentaire.

Je terminerai ces appels aux témoignages par un texte de saint Bernard : « Ne vous semble-t-il pas que Marie soit la femme revêtue du soleil ? Que la suite de la vision prophétique nous oblige à reconnaître en elle l'Église de la terre, l'Église actuelle, je l'accorde ; mais on peut encore avec toute convenance interpréter le texte de la Vierge Marie. » N'est-elle pas la femme autrefois promise par Dieu ; celle qui devait écraser de son pied la tête de l'antique serpent ? La lune serait l'Église dans son état présent ; les douze étoiles figureraient les éclatants privilèges de la Vierge,

(1) Alcuin., *l. jam cit.*

(2) *Fit iterum commemoratio matris et Domini Christi*. Cassiod. *Complexiones in Apoc.*, n. 7, ad cap. xii, 7. P. L. lxx, 1411.

(3) *Explic. in Cantic.*, c. 39. P. L. cxcvi, 517.

(4) Rupert., *l. c.*

et le soleil qui l'enveloppe, Jésus-Christ, le Soleil de justice. « O notre Souveraine, quelle familiarité entre vous et lui ! Combien vous êtes proche, combien intime ! Il demeure en vous et vous en Lui ; vous le revêtez, et il se fait votre vêtement. *Et vestis eum, et vestiris ab eo*. Vous le revêtez de la substance de votre chair, et il vous revêt de la gloire de sa majesté. Vous revêtez le soleil d'une nuée, et vous êtes revêtue du soleil lui-même » (1).

III. — Ces deux significations peuvent-elles s'accorder ensemble dans l'unité d'un même texte, de telle sorte pourtant que tous les détails ne s'appliquent pas à la Mère de Dieu comme ils se vérifient de l'Église ? Plus d'un interprète l'a nié. C'est par pure *accommodation*, disent-ils, qu'on peut approprier le portrait de la *femme* à Marie ; par conséquent, le Saint Esprit n'avait aucunement l'intention de parler d'elle ni de nous y faire penser, quand il inspira cette vision prophétique à l'Apôtre. Pas plus que Bossuet et tant de graves auteurs, je ne saurais accepter leur conclusion.

Le docte Cornélius à Lapide, qui la rejette également, nous invite à chercher un moyen de conciliation dans un double passage de l'Écriture. Le premier, qui est d'Isaïe, prophétise la chute de Babylone ; dans l'autre, Ézéchiél décrit la ruine de Tyr, cette antique reine des mers. Or, les deux oracles rappellent par des allusions éclatantes la chute des anges rebelles. Babylone et Tyr, personnifiées dans leurs rois, en ont imité l'orgueil ; elles en partageront la catastrophe.

(1) S. Bernard., *Serm. de 12 praerogativis B. V. M., ex verbis Apoc. XII*, 1 sqq., n. 3, sqq. P. L. CLXXXIII, 430, sqq.

Écoutons d'abord la voix des prophètes. C'est Isaïe qui parle au roi de Babylone. « Comment es-tu tombé du ciel, bel astre du matin ? Tu disais en ton cœur : Je monterai jusqu'au ciel, je poserai mon trône sur les astres de Dieu, et je m'assoierai sur la montagne du testament... et je serai semblable au Très-Haut. Et pourtant, tu seras précipité dans l'enfer, dans l'abîme du lac » (1).

Voici maintenant la lamentation d'Ézéchiél sur Tyr : « La parole du Seigneur se fit encore entendre à moi, et il me dit : Fils de l'homme, dis au prince de Tyr : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que ton cœur s'est élevé, et que tu as dit : Je suis Dieu, et je suis assis sur le trône de Dieu, au cœur de la mer..., tu mourras de la mort des incirconcis, par la main des étrangers : car j'ai parlé, dit le Seigneur Dieu. Et le Seigneur m'adressa de nouveau la parole, et il me dit : Fils de l'homme, fais une lamentation sur le roi de Tyr, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Toi, le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et parfait en beauté, tu as été dans les délices du paradis de Dieu ; mille sortes de pierres précieuses formaient ton vêtement de gloire... Tu étais un chérubin aux ailes déployées ; et je t'avais placé sur la sainte montagne de Dieu, et tu marchais au milieu des pierreries étincelantes. Parfait dans tes voies depuis le moment de ta création, jusqu'au jour où l'iniquité s'est trouvée en toi... Et tu as péché, et je t'ai précipité de la montagne de Dieu, et je t'ai fait disparaître, ô chérubin protecteur... Car ton cœur s'est

(1) Isa., xiv, 12-15.

enorgueilli dans ta beauté, et cette même beauté t'a fait perdre la sagesse » (1).

Bossuet, dans une de ses plus belles *Élévations*, a réuni ces malédictions prophétiques pour peindre la chute de Lucifer, le chef et le séducteur des anges rebelles (2).

Il est certain que les deux textes, considérés dans leur ensemble et dans leurs détails, expriment au sens *historique et littéral* les terribles châtements dont furent frappées Tyr et Babylone. Là dessus pas de controverse sérieuse. Mais ce qui n'est pas douteux, non plus, c'est qu'il y a dans l'une et l'autre prophétie des traits qui dépassent les deux catastrophes, et qui font nécessairement penser à cette autre catastrophe, bien autrement terrible, où sombrèrent les anges révoltés. Et ces traits avec leur signification plus haute sont *voulus de Dieu*. Ce n'est pas sans dessein que l'écrivain sacré les a choisis; non seulement la teneur même du texte, mais le commun accord des Pères et des interprètes catholiques en fait foi. Donc, il ne peut être ici question d'un sens *accommodatice*.

Faut-il admettre un sens littéral ou bien un sens typique? L'une et l'autre hypothèse a trouvé des partisans; et l'une et l'autre présente des difficultés particulières. Si vous soutenez le premier sens, on vous oppose l'impossibilité d'admettre pour le même texte un double sens littéral. Si vous admettez le second, on vous répond que ni la chute des anges ne peut servir de type à celle de Tyr ou de Babylone, ni la chute de ces deux villes n'est le type de celle de Lucifer et

(1) Ezech., *xxviii*, 1-18.

(2) Bossuet, *Élévations*; 4^e sem., 2^e Elévat.

de ses anges; d'un côté, parce que le fait qui représente typiquement un autre fait, doit être un événement de moindre importance; d'un autre côté, parce que le type doit devancer l'antitype et ne pas venir après lui dans l'ordre de la durée. Si, revenant au sens *historique* vous prétendez, pour en sauver l'unité, que telle partie de la lettre s'applique uniquement aux rois de Babylone et de Tyr, et telle autre aux révoltés du ciel, on vous oppose l'arbitraire et le vague d'une pareille conception.

Tâchons de résoudre ce problème à l'aide d'un texte évangélique, qui nous amènera, je crois, à ne voir et dans les deux prophéties et dans l'Apocalypse qu'une seule signification littérale, à l'exclusion de tout sens proprement typique; je veux parler du passage de l'Évangile où Notre Seigneur promet à Pierre la primauté de juridiction sur son Église: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » (1).

Quelques Pères, saint Augustin, par exemple, ont vu, dans cette pierre fondamentale dont parle Notre Seigneur, Jésus-Christ lui-même. « Sur cette pierre que tu as confessée, j'édifierai mon Église: car la pierre était le Christ (2), et c'est sur ce fondement que Pierre, lui aussi, a été édifié » (3). On sait comment les adversaires de la primauté du Saint-Siège ont abusé de ce témoignage et d'autres analogues pour atténuer la force de la donation faite par Jésus-Christ au prince des Apôtres. Les défenseurs de la primauté de Pierre répondaient justement que ces Pères,

(1) Matth., *xvi*, 18.

(2) I Cor., *x*, 4.

(3) S. Augustin., *Tract. 124 in Joan.*, n. 5. P. L. *xxxv*, 1973.